

*Marc Cholodenko*

# Glossaire





# Glossaire

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

HISTOIRE DE VIVANT LANON

LA POÉSIE LA VIE

QUASI UNA FANTASIA

QUELQUES PETITS PORTRAITS DE CE MONDE

UN RÊVE OU UN RÊVE

MON HÉROS (JE NE SAIS PAS)

IMITATION

NYC

THIERRY

*Les autres livres de Marc Cholodenko  
sont répertoriés en fin de volume*

Marc Cholodenko

# Glossaire

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2007  
ISBN : 978-2-84682-195-7  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

Ce qui n'a pas de chair ne peut être entamé ; ce qui a affecté l'âme ne l'a pas pénétrée – ni ne l'a marquée ; ce qui y demeure ce sont des lignes qui se perdent aussi loin qu'on les remonte : les suivre les redessine. Elles se tracent elles-mêmes, leur mouvement est leur direction qui est le terrain même qu'elles forment en le parcourant ; elles sont leur propre lieu, leur propre temps ; elles ne retiennent rien des circonstances de leur apparition car la cause ne leur est pas nécessaire ; si elles pouvaient être dites causes d'elles-mêmes ce serait hors relation causale comme le chêne, de se tenir où frapper, donnerait être à la foudre : elles sont la foudre et le chêne ; l'être indistinct de la foudre et du chêne. Elles furent et seront sans être au présent, furent leurs conséquences seront leurs causes ; elles sont le danger passé et le péril qui vient, jamais l'événement. Illisibles, ininterprétables elles sont leur propre gloire qui est leur seul être, les murmures d'or de la gloire qui la font, qui ne pourrait advenir qu'une fois qu'ils se tairaient. Toutes les figures leur conviennent comme si elles les avaient inventées pour leur seul usage. Elles sont ce qui se définit soi-même et qui chaque fois redéfinit le sens de la définition. S'il était des

déeses elles seraient les sans nom, les bien nommées, les bonnes donneuses de nom; s'il était un moi qui fût son propre roi : dont l'essence serait d'être et que cette essence ferait absolument lui-même, – elles seules auraient pu le créer.



Le monde ne reconnaît pas l'amour et l'amour ne connaît pas le monde. Ces royaumes, les seuls, et pourtant séparés, consubstantiels et séparés. Ainsi l'amour doit être mendié au monde et le monde contenu dans l'amour. L'amour est infime dans l'infini du monde qui n'est pas – qu'un mot qu'a l'amour pour se mendier et glorifier l'aumône qu'il est. L'un à l'autre ils ne sont pas, que l'un vers l'autre, que la mendicité vers l'aumône, la constance d'une relation, la double direction d'un trajet à sens unique. Si bien que le monde donné ne peut se trouver que dans l'amour mendiant et l'amour mendié dans l'infinie, irréalité capacité du monde à être glorifié. L'amour, quand il se mendie au monde, s'y voit puiser, impérieux, à satiété, y étendre tout l'empire de l'intime, à dimension de son ardeur, créé pour sa satiété. Une déchirure immense qu'il y ferait comme un poing dans une cloison de papier ouvrant à l'air, l'horizon, et, par-delà encore, ce qu'il appelle le monde. Le passereau qui glane un grain fait plus, maître qu'il est, jusque dans son besoin, et sa fin, de son monde. Certes ce monde-là n'en est pas un mais celui de l'homme, s'il a un nom, ce terme qu'il lui assigne, est encore moins, un brin, pas plus long que son

souffle, la durée d'une évocation, le nom qu'il donne à son souffle réfléchi, insignifiant surplus d'une inexistante totalité : jamais plus qu'il ne peut conserver une durée jusqu'à ce qu'elle soit brisée : voilà le monde, qui est l'amour, que le monde lui donne.

Si la caricature consiste à conserver les proportions de l'ensemble tout en modifiant la forme et la dimension de certaines parties, il n'y a pas d'art qui ne soit caricatural – avec en plus cette différence que, le réel n'étant pas un ensemble dans lequel il serait loisible d'isoler des parties, l'art de l'art consiste à faire passer son ouvrage pour une partie arbitrairement détachée et agrandie d'un ensemble donné, qui n'existe pas : à inventer l'ensemble par la partie qui à son tour trouve sa place et par conséquent son fondement dans la présence d'un ensemble dont elle crée l'illusion. Ainsi, l'art est illusionniste plus encore que caricaturiste, mais avant tout en cela qu'il nous présente l'incomplet comme l'indice d'un complet, nous donne l'intuition de l'ensemble par la partie là où ne sont ni ensemble ni parties, et resserre notre conscience sur un objet nécessairement fini pour le nimber, secrètement, d'infini. La grande œuvre musicale n'est pas une construction sonore, c'est l'écoute comme entente du monde, la grande œuvre plastique n'est pas une fenêtre, c'est une ouverture sans contours : l'ouverture ; la grande œuvre écrite n'est pas un jour sur le monde, c'est sa lumière : sa matière.

Il est une forme pure ou plutôt neutre ou encore générique de l'attente qui informe toutes les autres, qui consiste à attendre de ne plus attendre, qui n'est pas l'attente de la mort mais d'être délivré de l'attente, d'accéder à une situation temporelle hors écoulement : d'être parvenu à une fin propre, délivré de l'impatience de n'être pas achevé, état dont relève l'impossibilité de tout véritable achèvement. Cette fin propre n'est pas la mort, cessation impropre et universelle, ni son attente l'impatience d'être enfin déjà mort. Elle est ce qui mettrait fin à la participation au passage du temps. Il ne s'agit pas là d'un espoir d'échapper à la sénescence, mais d'une aspiration à se trouver dégagé du sens du temps – dans l'acceptation de la direction de son écoulement – par la disparition de son propre sens tel qu'il participe en propre du sens du temps. Le sens de soi et le sens du temps – ainsi que de tout ce qui est, à commencer par la signification elle-même – étant inséparables et la mort n'étant pas en cause, cette aspiration ne pourrait se réaliser qu'à la condition de ne reconnaître de sens qu'à autrui. Il s'agirait donc, non pas de cesser d'agir ou d'être mais, agissant et étant, d'en déléguer le sens et la validité à autrui,

d'abandonner au général le désir d'un achèvement impossible au particulier, de reverser aux autres le sens de ses œuvres, affections et pensées : de son temps ; avoir le regard dirigé non plus derrière soi pour y considérer ce qui y demeure, ni au devant, pour évaluer ce qui y reste d'œuvres inachevables et de sa propre durée mais vers autrui, en autrui, de côté, – et le souci d'être, non pas polarisé par autrui et transcendé par lui, mais jeté à, rejeté sur autrui. Et ainsi, quant à soi, avoir toujours fini, être toujours achevé tout en poursuivant d'exister. Cela – une autre nature humaine qui ne serait plus déchirée entre temps vécu et temps mesuré – étant impossible, n'a pas de sens, et c'est précisément de cette délivrance du sens, de ce saut hors sens et du même coup hors temps, qu'est le désir enfoui informant toute attente. Il est cependant sensible – quoique réfléchi de manière erronée et même radicalement inversée, car celles-là impliquent un sens conservé, et même exalté, aux actes et pensées propres – dans la résolution au sacrifice suprême pour une cause universelle ou encore, de manière atténuée, dans la sujétion du jugement, du libre arbitre et de la volonté à une entreprise jugée supérieure au propre sens de celui qui s'y voue ; sans compter la satisfaction qu'il est donné d'éprouver dans la participation aux actions communes de toutes sortes. (En vérité, ce n'est pas pour autrui qu'on est prêt à se sacrifier ni pour un idéal, mais au pré-

texte de l'un ou de l'autre – les deux étant souvent liés ou confondus – à une fin enfin propre ; la mort demeurant, là encore, plus que jamais, hors de propos, savoir dans le temps, précisément, dont, avec l'assomption par autrui de son sens propre, vivant ou mort, on serait délivré : elle ne peut être, au cas extrême, qu'un moyen inévitable, négligeable en considération de ce qui serait achevé.)

Œuvre pour son auteur est le signe qu'il fait de l'œuvre. Œuvre pour son auteur n'est pas l'effort de son entreprise, la durée de sa réalisation ni les diverses gratifications liées à sa divulgation. Œuvre n'est pas le besoin de la produire quelle qu'elle soit ni le désir de la faire telle qu'elle sera. Œuvre n'est pas pour l'œuvre ni pour l'auteur ni pour le public. Œuvre est en soi, posée en soi par l'auteur entre l'auteur et lui-même. Œuvre est espace que se ménage l'auteur entre lui et lui. Qu'il n'est pas lui, tout ce lui, rien que ce lui-là, heureusement, – que l'œuvre soit le montre; qu'il n'est pas pas lui, rien que non-lui, un tout autre-là, heureusement, – que l'œuvre soit d'un auteur le montre. Entre être et n'être pas, l'auteur, par l'œuvre, se ménage un délai, un suspens, une trêve. Entre les deux termes de l'impossible alternative il pose un lui qui y est. Qu'il y ait lui, c'est cela le signe que l'auteur fait par l'œuvre, non pas à lui-même, ni à autrui, mais à l'œuvre, seule à pouvoir le retenir, en contenir le sens et la portée. (L'opinion en perçoit quelque chose toutefois, bien que confusément et à contre-sens; c'est cela qui vaut sa considération à l'auteur, en ces temps où, le contour social ayant perdu toute sa puissance

de définition et la gloire des œuvres tout son lustre, les personnes ne sont plus individualisées de la masse impersonnelle par leur naissance, leur singularité ou leurs mérites mais dans la mesure où l'apparence et les caractères de leur individualité sont massivement reconnus : elles aussi, les « personnes », sont suspendues entre être et n'être pas soi, mais pour les autres exclusivement, leurs œuvres ne valant qu'en tant qu'elles contribuent à l'universalisation de leur apparence.)



Il est injuste, juge soi, que soi ne ressente pas le don qu'il fait de l'éternité à autrui cependant qu'il éprouve le don qu'autrui lui fait de l'éternité. Soi ne peut pas comprendre comment étant, logiquement, autrui pour autrui et de ce fait lui donnant l'éternité tout autant qu'autrui le fait il n'en puisse éprouver le fait. Soi ne comprend pas qu'il ne peut être autrui que jamais en aucune façon la position de soi en autrui ne peut s'inverser. Soi croit soi espère soi attend à chaque instant de devenir autrui ne pensant pas qu'il ne pourrait l'être, si ce miracle se pouvait, que pour soi ce qui de ce fait le déferait : ferait qu'il ne soit pas. Il faut choisir, savoir il est impossible de choisir. Soi ou autrui. Si l'idée lui vient de se consoler en pensant que pas plus que lui autrui ne peut ressentir le don qu'il lui fait de l'éternité, à lui elle vient pour le tromper : autrui connaît le don qu'il fait puisqu'il n'est pas soi mais autrui. Il connaît le don qu'il fait, autrui, dans la mesure où soi l'ignore, exactement. Telle est l'injustice du côté d'autrui qui contrebalance celle qui consiste à être soi. Car grande est l'injustice d'être soi qui quelque douloureuse qu'elle soit ressentie n'en consiste pas moins à priver autrui d'être soi. Et c'est précisément par la douleur de la ressentir qu'elle est

punie. C'est l'injustice même que soi soit, qui prive autrui de son éternité, c'est l'injustice de ne pas éprouver donner l'éternité qui le punit de ne pas la donner. L'injustice qu'il éprouve est celle même qu'il commet. Même s'il est injuste qu'il commette cette injustice. Mais que peut soi contre cela qu'il vit d'injustice, d'être l'injustice même de ne pas être autrui de se dénier à autrui de ne pouvoir lui donner sa place et ainsi éprouver le don qu'autrui lui fait. Injustice d'autant plus injuste que l'éternité qu'il tient d'autrui n'est pas l'éternité venant d'autrui elle est l'éternité qui se fait par autrui du fait que soit autrui et que lui ne le soit pas. Elle n'est pas un fait. Venant par autrui elle est une désignation, une direction un mouvement et de cela, tout ensemble, l'événement. Il se fait qu'autrui donne à soi l'éternité et c'est ce fait, résidu de l'événement, qui est injuste non l'événement lui-même qui est, en toute impartialité, neutralité d'événement, seulement, justement.

L'imagination, toute-puissante à nier le réel – soit qu'elle le repousse le traverse ou le remodèle – tant qu'elle demeure dans son royaume, est impuissante dès qu'il vient la contester immédiatement. Sans opposer la moindre résistance elle s'y livre, s'y perd, s'y oublie. Elle n'est plus. Elle ne peut plus affirmer que le réel : se nier. Il est cependant un obstacle du réel qui tout en l'immobilisant ne la défait pas. Car si la beauté, perçue par les sens et reconnue telle par le jugement, ne laisse plus champ à l'imagination qui doit se résoudre à l'affirmer, au lieu de l'absorber elle la renvoie sur elle-même : à son insu l'imagination reflète et concentre sur soi son pouvoir qui rassemble indistinctement les facultés de considérer, juger, concevoir, aimer. Croyant s'anéantir, elle se transcende dans l'impossibilité même où elle est de passer outre : le sentiment de son impuissance, qui est la reconnaissance de la perfection. Cette affirmation de la beauté comme perfection, étant le fait de l'imagination, – est la négation de la beauté en tant qu'elle est, peut être réelle, mais par sa définition. Ainsi la beauté ne peut être réalité ni vérité universelle, étant l'indéfinissable par définition.

Le mode conditionnel est inutile et nuisible, qui ne fait qu'apporter au passé la rancune, au présent l'envie, au futur la timidité dont ils n'ont nul besoin. Je peux tabler aujourd'hui sur un avenir selon mes vœux dont demain me dira s'il le fut ou pas, quant au passé, de lui-même il s'est enseveli et il n'y a que moi-même pour me tromper dans l'usage que je fais de ce que j'en sauve. Ce que l'expérience apprend de moins contestable c'est que tout est ainsi qu'il est dans le monde tel qu'il est, et on peut juger que la grammaire a été bien bête, à moins de la concevoir comme une sorte de nature pour nous seuls dont l'indifférence s'oppose aux efforts de notre intelligence et aux menées de notre perspicacité bien plus sûrement que l'universelle du fait que, si elle aussi nous ignore, toutefois nous nous comprenons mutuellement.

N° d'éditeur : 1991  
N° d'édition : 150947  
N° d'imprimeur : 07XXXXX  
Dépôt légal : juin 2007

*Imprimé en France*



Marc Cholodenko  
**Glossaire**

Cette édition électronique du livre *Glossaire* de Marc Cholodenko  
a été réalisée le 15 mars 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
en mai 2007 (ISBN : 9782846821957)  
Code Sodis : N038844 - ISBN : 9782846825221